

ANNECY

SUITE



UR le seuil de l'antique demeure, le vieux baron de Chantal attendait ses hôtes, entouré de sa belle-fille et de ses quatre enfants. En apercevant celui qui allait être son fiancé, Marie-Aymée fut toute troublée. Ce trouble la rendait plus séduisante encore, et, malgré son inexpérience, la fillette lut dans les yeux de l'ancien page du duc de Genevois-Nemours une si tendre admiration que, dès cette première minute, elle lui donna tout son cœur.

Le gentilhomme savoyard avait d'ailleurs tout ce qu'il fallait pour subjuguer un cœur même moins novice que celui de Mlle de Chantal, à en juger par le flatteur portrait qu'en fait l'évêque de Belley, Mgr Camus : « Je l'ai vu, dit-il, et j'ai vu en lui un des plus accomplis gentilshommes. L'or était en ses cheveux, la neige alpesane en son teint, l'azur en ses yeux, le cinabre en sa bouche, un fleuve d'or en sa langue, un charme inévitable en sa conversation, le ris et la douceur en ses discours, la gravité et la modération en son port, toute grâce sur le front, toute valeur dans le courage, et l'on ne vit jamais

tant de vaillance avec tant d'attraits... »

Les deux jeunes gens, émus et radieux, se fiancèrent dans la chapelle du château. Après avoir béni ces poétiques fiançailles, Mgr François de Sales repartit avec son frère, que rappelait son service auprès du duc de Genevois.

Le mariage devait avoir lieu l'année suivante, mais Mme de Boisy, âgée et fort souffrante, désirait si ardemment connaître sa future belle-fille qu'il fut décidé qu'on la lui amènerait à la fin de l'hiver.

Les moyens de locomotion n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui, et les belles dames d'alors voyageaient en litière ou à cheval. Les chemins, défoncés par les pluies et la neige, rendaient le voyage en voiture si difficile que le petite caravane partit pour la Savoie, à cheval.

Comment exprimer l'anxiété et la joyeuse impatience de la famille de Sales ? « Je ris déjà dans le



cœur de l'attente de votre arrivée, écrit le saint évêque de Genève. »

Les oiseaux chantaient dans les arbres à peine feuillés l'hymne éternel du renouveau, les violettes, les jacinthes, les amandiers et les pêcheurs remplissaient l'air de leurs pénétrantes senteurs lorsque Marie-Aymée arriva dans la sauvage vallée que dominait le château de Thorens. Blonde, blanche, éblouie ainsi qu'une Vierge de vitrail, elle semblait la personnification du printemps; elle captiva M^{me} de Boisy, comme elle avait captivé le baron de Thorens. Les deux fiancés passèrent plusieurs semaines ensemble, d'abord dans le château patrimonial, puis à Annecy, et le murmure des eaux bleues du lac berça bien souvent le doux et naïf chant d'amour que chantaient leurs cœurs plus encore que leurs lèvres.

Sans doute, cette esplanade où je revis cette page d'un idéal roman les a vus l'un près de l'autre, la main dans la main, contempler ce paysage merveilleux, car, bien certainement, le gentilhomme du duc de Genevois vint présenter à son maître sa bien-aimée fiancée, et il me semble les apercevoir, vêtus de velours, de satin, de dentelles et de broderies, franchir la cour d'honneur de ce château transformé en caserne, entrer dans ces salles maintenant blanchies à la chaux, mais alors tendues de tapisseries et lambrissées d'or, et ils passent au milieu d'une haie de seigneurs et de dames en habits de fête, elle toute rose d'émotion, lui radieux, et un murmure d'admiration et de sympathie les salue au passage. C'est Apollon conduisant Hébée.

Après avoir chanté ensemble l'Alleluia Pascal, Bernard et Marie-Aymée se séparèrent pour ne plus se revoir qu'au moment de leur mariage, dont la date était fixée au 13 octobre. On n'était pas superstitieux dans les deux maisons de Sales et de Chantal.

Le mariage eut lieu au château de Monthelon. Ce fut naturellement saint François de Sales qui bénit cette union si vivement désirée par lui et par sa mère.

Marie-Aymée étant si jeune, (elle ne comptait pas quatorze ans), il avait été décidé par les deux familles qu'elle passerait l'hiver près de sa mère et que Bernard repartirait seul pour la Savoie.

C'est pendant cet hiver de 1610 que M^{me} de Chantal brisa les derniers liens qui la retenaient dans le monde, et, au mois de mars, quand le baron de Thorens vint chercher sa femme, elle les suivit pour répondre à l'irrésistible appel de Dieu. La fondatrice de la Visitation emmenait avec elle sa plus jeune fille, Françoise, et une de ses compatriotes, M^{lle} de Bréhard, dont l'enfance et la jeunesse avaient été dramatiquement traversées par d'in vraisemblables aventures. Ces précoces épreuves lui avaient laissé une empreinte de grave tristesse qui s'harmonisait fort peu avec le caractère tout en dehors, espiègle et rieur, de

Françoise de Rabutin-Chantal, Françon, comme on l'appelait dans l'intimité. La petite-fille ne trouvait pas, chez la future mère de Bréhard, cette bienveillante condescendance que devait lui témoigner le doux évêque de Genève, si indulgent, lui, à toutes les petites faiblesses de la nature humaine. Lorsque Françon sera en âge d'aller dans le monde, saint François de Sales écrira un jour à M^{me} de Chantal : « ... La mère de Bréhard m'a dit que notre fille de Rabutin s'attristait de n'avoir pas de quoi se parer, et je lui dis qu'il fallait lui faire faire un beau collet pour les fêtes. »

En 1610, Françon ne songeait pas encore aux succès mondains ni à sa toilette, et, toute à l'amusement du voyage, elle lutinait son jeune beau-frère et sa sœur, qui la délaissaient un peu pour s'absorber dans leurs projets d'avenir... Il était pour eux si rempli de radieuses promesses, il s'annonçait avec tant de sourires!... Hélas! ici-bas, tous les lilas meurent, dit le poète, tous les printemps sont courts... et les sourires sont vite changés en larmes!

Le 4 avril, le jeune ménage de Thorens et M^{me} de Chantal n'étaient plus qu'à quelques heures d'Annecy. C'était le jour des Rameaux, après avoir assisté à l'office dans l'église du village, où ils avaient passé la nuit; ils se remettaient en route lorsqu'ils virent arriver au-devant d'eux Mgr François de Sales, entouré de vingt-cinq gentilshommes. C'est avec cette escorte triomphale que la jeune épousée et sa sainte mère firent leur entrée dans la ville.

Mais, pour Marie-Aymée, ces ovations et ces hosannas devaient avoir comme épilogue une douloureuse agonie!

Pendant quatre ans, elle fut la reine et l'idole de toute cette région de la Savoie; pas une ombre ne troublait cette perpétuelle fête, et, soudain, voici que, dans ce ciel sans nuages, retentit un coup de tonnerre. Des complications ont surgi de l'autre côté des Alpes, et le duc de Savoie fait appel aux épées de ses gentilshommes.

Le baron de Thorens partit des premiers; la pauvre Marie-Aymée, toute en larmes, accourut chercher, près de sa mère et de ses saintes compagnes, un pieux réconfort à ses cruelles anxiétés. Elles furent vite apaisées. La campagne ne dura que deux mois, et Bernard revint bientôt, sain et sauf, chercher sa jeune femme à la Visitation.

Mais, pour Marie-Aymée, c'en était fait de son inconsciente joie de vivre. Une vague inquiétude étreignait son âme et projetait son ombre écrasante, douloureuse sur les enchantements de sa vie de jeune femme... Elle n'avait plus foi en l'éternité de son bonheur!

De nouveau, la guerre éclate sur les frontières du Piémont, et le baron de Thorens repart pour l'Italie. Il s'y conduisit en héros, et rentra à Annecy, accompagnant le prince de Piémont, fils du duc régnant.

Le duc de Genevois-Nemours avait été moins fidèlement dévoué que son ancien page, il avait déserté l'étendard de Savoie pour suivre la fortune espagnole.

Le retour du baron de Thorens fut le dernier bonheur de Marie-Aymée... Bonheur court comme un beau jour d'hiver... Les stridents appels du clairon se firent bientôt entendre, rappelant par delà les Alpes tous les féaux serviteurs de la maison de Savoie.

Ce fut avec une indicible douleur que le jeune ménage de Thorens se sépara. Leur désolation impressionna tous ceux qui en furent témoins. « On eût dit, raconte l'un d'eux, qu'ils avaient le pressentiment que ce serait leur dernier adieu, et ils jetèrent tant de larmes qu'ils faisaient compassion, et s'étonnaient eux-mêmes comment ils avaient pu subsister sous le faix accablant de cette angoisse. »

A peine arrivé au camp, le baron de Thorens est atteint d'une fièvre pestilentielle. Son frère, Jean de Sales et ses amis le font transporter immédiatement à Turin, voulant espérer contre toute espérance. Mais le malade, lui, n'a pas l'ombre d'une illusion. C'est la mort, et il fait appeler un P. Barnabite, dom Juste Guérin, grand ami du saint évêque de Genève, pour se préparer à recevoir en soldat du Christ la sinistre visiteuse.

Tandis qu'on célébrait magnifiquement, à Turin, ses funérailles, des exprès apportaient à Annecy la cruelle nouvelle. Comment l'apprendre à la pauvre jeune femme, qui, de tous côtés, faisait prier pour son « cher mari » ? Ce fut saint François de Sales qui s'en chargea. Il vint le matin au couvent, où Marie-Aymée s'était installée, lui suggéra de se confesser, et après l'avoir entendue :

— Eh bien ! ma chère fille, lui demanda-t-il, sommes-nous toute à Dieu ?

— Oui, monseigneur, absolument !

— Et sommes-nous pas bien pressée de recevoir de sa sainte et bénite main tout ce qu'il lui plaira de nous envoyer ?

Cette question fait tressaillir Marie-Aymée.

— Oui, monseigneur et mon père, répond-elle.

Et soudain, de ses lèvres tremblantes, s'échappe ce cri :

— Hélas ! vous me voulez dire que mon cher mari est mort !

Et elle tombe inanimée. Lorsqu'elle reprit connaissance, elle voulut recevoir la communion comme « un cachet sur son cœur », suivant la touchante expression de saint François de Sales ; puis on l'obligea à se mettre au lit, car elle était fort souffrante ; elle y resta tout le jour, mains jointes, sans faire entendre une plainte, mais de grosses larmes coulaient incessamment sur son visage d'une pâleur de cire.

Quand elle sortit de cet état de prostration, elle déclara qu'elle ne porterait plus désormais de masque, ainsi que le faisaient les femmes du monde pour défendre leur teint du soleil et de la bise, disant : « Je n'ai plus besoin que de la beauté intérieure. »

Elle languit ainsi pendant environ trois mois, puis Dieu prit en pitié la pauvre petite veuve, et, le 7 septembre 1617, il la réunissait pour toujours à celui qu'elle avait si tendrement aimé ici-bas. Elle avait dix-neuf ans !...

II

Entraîné par tous ces souvenirs du passé, j'oubliais l'heure présente ; la voix plaintive d'une vieille femme demandant « la charité pour l'amour de Dieu » me rappelle brusquement que la douleur

et la souffrance sont de tous les temps.

Pauvre vieille ! combien d'hivers ont pesé sur tes épaules toutes courbées, ont tanné, parcheminé ton visage ? A quels durs travaux se sont meurtries tes mains décharnées ?... Ne vaut-il pas mieux être fauchée au printemps de la vie, en plein rêve, que de s'en aller ainsi vers l'éternité, douloureuse épave, ballottée par tous les mauvais temps ?

Tandis que je cherche quelque menue monnaie, un soldat sort du château avec une moitié de pain de munition et l'apporte à la mendiante, qui marmotte un remerciement et s'en retourne de son allure de fée Carabosse.

— C'est une de nos pratiques, dit le soldat, un petit brun nerveux à la physionomie intelligente et fine.

Il me paraît si désireux d'entamer la conversation que je lui demande, désignant une masse



Saint François de Sales.

blanche qui se profile non loin de là : — Quel est ce château ?

— Mais, c'est Tresun ! Le fameux château bâti par le neveu de saint François de Sales. Au fait, ajoute-t-il en riant, vous ne saviez peut-être pas que saint François de Sales a eu un neveu comme lui, évêque de Genève, en résidence à Annecy. Moi, c'est différent, je suis séminariste et Savoyard, deux raisons pour une d'être renseigné. Si cela vous intéresse, je puis vous servir de cicerone jusqu'à Tresun. On y a une vue splendide, et, de là, nous descendrons au lac ; je vous ferai faire la connaissance d'un batelier de mes amis, un vieux brave homme qui a dû naître dans une barque, et compte bien y mourir. Il connaît son lac dans la perfection et vous en fera savourer tous les charmes ; ce sera moins banal que le bateau à vapeur.

L'offre était trop séduisante pour n'être pas acceptée d'enthousiasme, et nous voilà, mon jeune guide et moi, dévalant par un étroit sentier où nous avons grand-peine à marcher de front.

Ce séminariste en pantalon garance me paraît avoir des sentiments tout particuliers pour le créateur du château de Tresun ; il m'apprend que c'était le fils de ce brillant capitaine Louis de Sales, dont la belle Jacqueline Favre avait repoussé l'alliance pour se donner à Dieu ; qu'il avait, comme son saint oncle, un très remarquable talent d'écrivain, et que c'est à lui qu'on doit la première *Vie* du bienheureux.

— Il faut la lire, ajoute mon compagnon de route, ainsi qu'un autre ouvrage de Mgr Charles-Auguste, intitulé : *Pourpris de la maison de Sales*. Vous y trouverez mille détails intéressants qui vous feront revivre toute cette existence, tous ces usages du *xvii^e* siècle, si différents des nôtres.

Tout en devisant, nous voici arrivés au but de notre excursion. Mon guide ne m'a pas trompé ; impossible de rêver une vue plus merveilleuse que celle qui se déroule devant mes yeux sur cette terrasse du château de Tresun, d'où l'on domine la ville d'Annecy, le lac, étincelant sous le soleil comme un gigantesque saphir enchâssé dans un immense cercle d'émeraude formé par les arbres, les vignes, les prairies qui, de la rive, vont en s'étagant sur les pentes des montagnes qui ferment l'horizon, découpant sur le ciel, d'un bleu cru comme celui de l'Italie, leurs arêtes blanchâtres à l'aspect de forteresses démantelées. Je comprends qu'un tel panorama ait tenté un esprit aussi poétique que celui du neveu de saint François de Sales, et qu'il ait voulu s'en éloigner le moins possible.

C'est en face de ce splendide horizon qu'il rendit pieusement son âme à Dieu en 1660, sans avoir eu l'insigne joie de présider les fêtes de la

béatification de son illustre oncle, dont il s'était efforcé de continuer les traditions et d'imiter les vertus. Comme lui, il fut le protecteur dévoué des religieuses de la Visitation, qui avaient alors pour supérieure à Annecy la Mère de Changy, une nièce de M^{me} de Toulangeon, la seconde des filles de M^{me} de Chantal.

La mère de Changy ne trouva pas les mêmes bienveillants sentiments près du successeur de Charles-Auguste de Sales, Mgr d'Arenthon d'Alex, qui, subissant de malveillantes influences, entra en hostilité ouverte avec elle, obtenant du duc de Savoie un ordre d'exil, contre lequel protesta, avec beaucoup de véhémence, M^{me} de Toulangeon dans un très long rapport, qu'on dirait dicté par sa sainte mère tant on y retrouve les mêmes qualités de style, la netteté, la précision, l'énergie. La vaillante fille de M^{me} de Chantal finit par avoir gain de cause et la pauvre religieuse calomniée entra triomphalement dans son monastère.

Le soleil, en empourprant le ciel, fait songer à mon compagnon que l'heure marche et qu'il va bientôt lui falloir regagner sa caserne.

— Oh ! mon Dieu ! s'écrie-t-il, combien j'abuse de votre patience ! Quel insupportable bavard je dois vous paraître...

Et sans me laisser le temps de protester :

— Vite ! Vite ! descendons ! je vais être en retard pour le souper du séminaire, car j'ai mon couvert tous les soirs au séminaire... pour me maintenir dans les traditions cléricales, ajoute-t-il gaiement.

Presque au pas gymnastique, nous descendons, par des sentiers de chèvres, jusqu'à une maisonnette à demi-cachée au milieu des arbres. De grands filets, tout ruisselants d'eau, sont suspendus aux branches des châtaigniers et des noyers. Sur le pas de la porte, un homme, d'une cinquantaine d'années, fume sa pipe en raccommodant l'un de ces filets.

— Eh ! bonjour, père Connaz ! crie le jeune fantassin. Pouvez-vous nous conduire de suite à Annecy ?

— Oh ! que oui, monsieur, répond l'homme qui s'est levé en nous apercevant. Le temps de fermer la cambuse et je suis à vous.

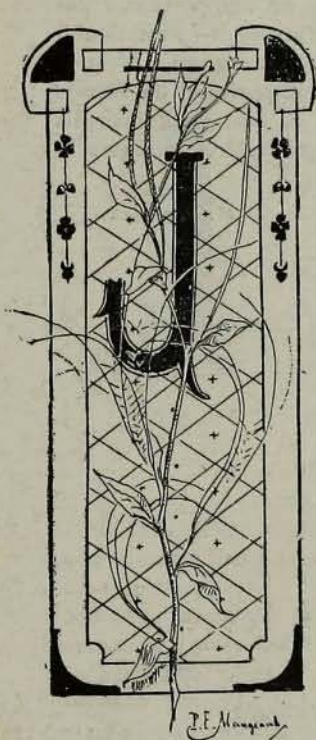
Cinq minutes après, nous nous installions dans une grande barque de pêche et, en quelques coups de rames, nous étions au large, nous dirigeant vers Annecy, dont les constructions s'étagent en amphithéâtre jusqu'à ce vieux château qui avait réveillé pour moi tant de poétiques souvenirs.

JACQUES DE LA FAYE.

(La fin au prochain numéro.)



CONSEIL



On n'ose pas mettre en tête de ces lignes le nom qui les caractériserait ; ce titre ferait peur à certaines, qui tourneraient la page avec un petit frisson. Et cependant, s'il a l'air austère, il a une douceur cachée que je voudrais vous révéler, si l'expérience ne vous l'a déjà fait connaître.

Je veux parler de cette vertu qui devient une manière d'être, qui rend la vie heureuse aux autres, tout en supprimant pour nous-mêmes une bonne part de souffrances et de froissements, — de cette vertu qui convient surtout aux femmes, parce qu'elle ré-

pond à tous leurs instincts généreux, et qu'elle seule rend leur tâche féconde et leur influence bienfaisante. Il s'agit de... l'oubli de soi.

Oh ! je sais bien qu'au premier abord ce mot effraie, attriste, rebute ; il évoque l'idée d'une immolation continuelle de tout ce qui est agréable et joyeux ; mais alors, c'est qu'on le comprend mal. Personne ne jouit davantage des belles et bonnes choses de la vie que les femmes qui ont supprimé ce que la personnalité a d'exagéré. Car ce *moi* qu'il faut oublier, c'est simplement le *moi* mauvais, exigeant, susceptible, ombrageux, le *moi* toujours à l'affût d'un manquement, d'une offense, toujours occupé de ses droits et négligeant de ceux d'autrui, le *moi* idole, qui, inconsciemment ou non, réclame un culte de ceux qui l'entourent, et prétend passer le premier en toutes choses. Ce *moi-là*, qui se pose toujours en antagoniste des autres, ne nous fait pas aimer, et ne nous procure pas, en somme, de bien vives satisfactions. Il nous

rétrécit, nous dessèche, nous isole, il fait qu'on se défie de nous, qu'on se garde de notre influence la plus légitime.

Oubliez-le, et tout change. Mettez à la place de cette occupation et de cette préoccupation constantes de vous-mêmes l'occupation et la préoccupation du prochain. Pensez, par exemple, non pas uniquement à votre plaisir, mais au plaisir, au confort, au repos de votre mère, de votre père, de vos frères. Telle promenade vous plairait, mais elle fatiguerait votre mère ; au fond, pourriez-vous en jouir en la voyant lassée ? Oubliez-vous et jouissez pour elle et avec elle du repos que vous lui donnez. Votre père aime, je suppose, à faire une partie quelconque, à entendre lire son journal ; la satisfaction que vous pouvez lui donner ne compensera-t-elle pas, même pour vous, la lecture amusante ou le travail de fantaisie auxquels vous désiriez vous livrer ? Votre frère aime la musique : vous ne vous sentez pas en humeur d'en faire, mais si vous dominez votre inclination et le retenez au logis, dans la saine intimité d'une soirée de famille, ce très léger sacrifice ne serait-il pas payé au centuple par la conviction d'avoir fait du bien ?

S'oublier, c'est encore ne pas caresser son amour-propre, ne pas poser en vue d'une attention ou d'une admiration rarement accordées, d'ailleurs, à celles qui les poursuivent. C'est encore ne pas creuser ses petites rancunes, ses susceptibilités, c'est passer l'éponge sur une impression pénible, c'est fermer les yeux sur ces légers manques d'égards dans lesquels notre regard ombrageux voit une intention que, la plupart du temps, on n'y a pas mise. Qui ne sait que ces petites piqures, insignifiantes au fond, se guérissent instantanément, quand on les laisse en repos, mais deviennent des plaies douloureuses à force d'être examinées, tâchées, sondées, exposées à l'air ?

Si vous essayiez seulement, pendant huit jours, de pratiquer cet oubli de vous-même, vous trouveriez une si grande liberté, une si grande largeur morale, et aussi une si vive douceur dans le plaisir et le bonheur d'autrui que vous ne sentiriez plus l'âpreté d'aucun sacrifice.

Oh ! sortir de soi, comme c'est rare ! mais aussi comme, à se concentrer en soi-même, on s'étrique et se diminue ! Le *moi* est un tout petit monde dont les bornes vous pressent et vous étouffent ; mais, si l'on a le courage de passer outre, on découvre les grands aperçus, les larges espaces, et la pleine liberté, la pleine puissance d'action.

Car vous n'agirez utilement ici-bas que si vous échappez à l'égoïsme. Une femme égoïste est sans action, sans influence. Et, échappât-elle même à l'égoïsme, fût-elle dévouée, capable de générosité, de certaines immolations, son œuvre sera stérile ; si elle est *personnelle*, c'est-à-dire si elle mêle le *moi* à ce qu'elle fait et à ce qu'elle donne, la personnalité est un ferment desséchant ; elle interrompt cette communication mystérieuse qui permet de faire du bien, d'exercer sur autrui une action salutaire. Elle ôte au conseil son efficacité, au commandement son autorité, à l'affection sa puissance secrète. Les femmes qui savent s'oublier possèdent tout cela. Dans leurs conseils, on suit le désintéressement, leur autorité est exempte

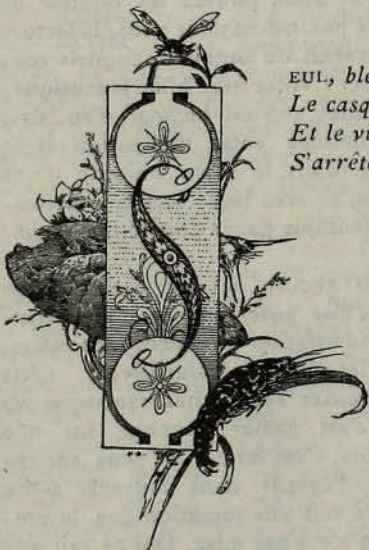
de despotisme, leur tendresse inspire la confiance. Dans tout ce qui émane d'elles, en un mot, on sent un principe supérieur devant lequel l'orgueil lui-même peut s'incliner, alors qu'il se dresse, inquiet et défiant, devant une volonté, une préoccupation personnelles.

Dans cette voie, ce n'est pas même le premier pas qui coûte : il est accompagné de grandes douceurs. Ce qui épouvante, c'est simplement l'*idée* de s'y engager. N'ayez pas peur des mots. L'oubli de soi, ce n'est ni le sacrifice des jouissances et des bonheurs qui viendront, comme auparavant, s'offrir à vous, et que vous goûterez avec d'autant plus de satisfaction qu'ils ne comporteront pas la gêne ou la souffrance d'autrui ; — c'est l'oubli des éléments inférieurs de votre nature ; c'est la négation de l'égoïsme, du despotisme, de l'étroitesse ; en un mot, de tout ce qui, étant mauvais ou médiocre, ne saurait vous rendre heureuses.

M. MARYAN.



LE CUIRASSIER MOURANT



*E*UL, blessé, droit encor dans sa taille hautaine,
Le casque bosselé, l'estoc sanglant, tordu,
Et le vieux manteau blanc sur son dos épandu,
S'arrête un cuirassier dans la neigeuse plaine.

*Les siens s'en vont là-bas... A leur course lointaine
Son cheval frémissant hennit, le col tendu ;
Mais lui, le front ouvert, le regard éperdu,
S'est affaissé soudain, sentant la mort prochaine..*

*En haut, dans le ciel noir, tournent les noirs corbeaux ;
Aux monts brumeux, des loups courent — hurlants troupeaux,
Ils attendent sa fin, ces suivants des batailles !*

*Et le soldat, pâmé de douleur, haletant,
Pendant que leurs clameurs chantent ses funérailles,
Songe au pays natal où sa mère l'attend.*

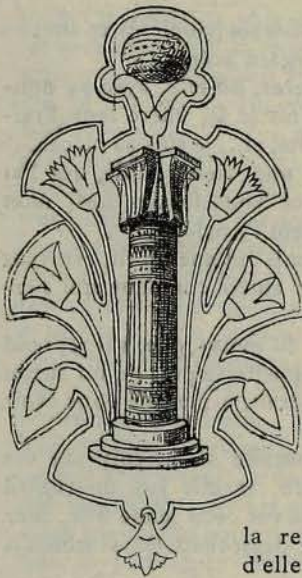
JEAN LE SAGE.





PIERRE DE TOUCHE

SUITE



L. commença à arranger les pièces sur l'échiquier ; mais, dès que Juliane se fut éloignée, avec une expression de triomphe mal dissimulé peinte sur le visage, lady Trafford reprit tranquillement la conversation :

— Pourriez-vous me donner l'adresse actuelle de M^{lle} de Laubly ? J'aimerais à la revoir, car je conserve d'elle un souvenir que rien n'a altéré.

— Je l'ai oubliée, répliqua sèchement M. Belde, faisant tomber une pièce d'un mouvement de sa main tremblante...

Sur cette main, qui se crispait pour relever le morceau d'ivoire, lady Trafford posa la sienne d'un geste affectueux.

— Mon ami, dit-elle avec une douceur qui n'ôtait rien à l'autorité de ses paroles, j'ai entendu parler du différend qui vous a irrité contre votre jeune parente... Laissez-moi vous dire que vous auriez pu gagner son cœur et vous assurer en partie ses soins, si vous aviez été moins absolu... Elle n'eût pas été celle que nous aimions tous, — oui, tous, même vous, — si elle eût consenti à abandonner ceux qui l'avaient recueillie et élevée à l'époque où vous n'aviez nul souci d'elle... En vous montrant plus juste, vous auriez eu la joie de revoir souvent son charmant visage, et de conquérir une affection qui, vous en avez la preuve, n'eût pas été intéressée.

Les longues paupières de M. Belde se relevèrent lentement, et il jeta un regard singulier à la généreuse femme.

— Qui vous a dit que je l'accuse d'être intéressée ? demanda-t-il de son accent le plus aigre. Non, elle ne l'est pas... Je ne la méprise pas, elle, quoique, ces temps derniers, j'aie appris que, même avec mon expérience, j'avais évalué trop

haut certaines gens... Seulement, je lui ai juré de ne jamais la revoir si elle ne m'obéissait pas, et... je ne la reverrai jamais...

— Vous vous privez d'une douceur ! dit lady Trafford avec émotion. Nous vieillissons tous... Nous approchons tous d'une heure où nous aurons besoin de miséricorde, et pour des torts réels, pour des fautes sans excuse... Il sied mal, à notre âge, d'être inflexibles...

Elle s'interrompit. Juliane s'était avancée sans bruit. Elle tenait à la main une orchidée gracieusement épanouie. C'était une grappe de fleurs blanches au cœur empourpré, gracieusement arrondie en demi-couronne.

— Regardez, mon oncle, j'ai cueilli cela pour vous... Je sais comme vous aimez les orchidées...

Quelque souvenir, sans doute, traversa l'esprit du vieillard fantasque et violent. Les veines de son front se gonflèrent, son œil terne lança un éclair soudain, et, arrachant l'orchidée à Juliane, il la déchira de ses mains faibles et tremblantes.

— Je déteste cette fleur, dit-il d'une voix rendue aiguë par la colère. On dit qu'elle vit de lumière et d'air... J'aime mieux les sucres grossiers de la terre qui produisent des fleurs plus vulgaires, mais plus solides, pouvant supporter les chocs et les frimas... Lady Trafford, si vous ne tenez pas à cette partie, Sylvain va me ramener dans ma chambre... Je me sens souffrant ce soir, et encore plus maussade qu'à l'ordinaire...

Huit jours s'écoulèrent, et une nuit, lady Trafford est réveillée en sursaut par un appel désespéré.

Elle passe une robe de chambre et ouvre, tremblante ; Guillemette, à demi-vêtue, ses cheveux gris en désordre, est là, pâle, haletante.

— Mon maître... Monsieur... On m'a dit que sir Rupert est médecin... C'est une attaque...

Une sorte de sanglot l'interrompt. Cette pauvre créature, qui n'a guère reçu de marques de bonté de son maître, est fidèle par nature, et sincèrement affligée.

— Sir Rupert n'est pas docteur, mais il a acquis assez d'expérience médicale pour donner les premiers soins à son ami... Nous serons près de lui dans un instant... A-t-il sa connaissance ?

— Non Sylvain, qui se levait deux fois par

nuît pour le voir, l'a trouvé à demi hors de son lit, les yeux fermés, sans mouvement...

Elle étouffa un sanglot, puis reprit, joignant les mains :

— Vous et sir Rupert, vous êtes de bons chrétiens... Oh ! madame, mon pauvre maître ne doit pas s'en aller sans que personne lui parle du bon Dieu ! M^{lle} Juliane aura trop peur de l'effrayer et de le fâcher... Moi, on ne me laissera pas arriver jusqu'à lui... Mais, vous !...

— Soyez tranquille, nous remplirons nos devoirs d'amitié...

— Et puis, dit Guillemette, l'arrêtant d'un geste, il y a cette enfant... M^{lle} Marcia... J'ai élevé sa mère... Ce serait mal à lui de mourir sans la revoir, et de ne pas lui laisser les moyens de vivre sans misère...

— Laissez-moi me hâter, dit lady Trafford avec douceur. Tout ce qui est possible sera fait...

Peu d'instants après, elle entra, avec son mari, dans cette chambre qui avait inspiré à Marcia un sentiment de tristesse et de compassion. Juliane, en peignoir, et les belles nattes de ses cheveux noirs tombant presque à ses genoux, se tenait près du lit, un mouchoir sur les yeux. Elle releva brusquement la tête au bruit de la porte, et s'élança sans bruit vers lady Trafford.

— Je crois qu'il ne faut pas trop de monde dans la chambre, dit-elle avec une agitation qui trahissait le désir de rester seule. J'ai envoyé un exprès au docteur, et je l'attends...

— En attendant son arrivée, je puis être ici de quelque utilité, dit sir Rupert, l'écartant doucement. Les nécessités de ma vie de voyages m'ont mis à même de donner à mon ami des soins que le docteur approuvera.

— Mais je ne sais si je dois accepter, permettre... Vous n'êtes pas médecin, sir Rupert, dit-elle d'une voix frémissante, et...

— Je ne souffrirai pas qu'un de mes semblables meure sans secours près de moi, dit-il d'un ton presque rude, entrant dans la chambre. Venez, Harriett, vous pourrez m'aider.

Juliane tremblait de colère, mais elle n'osa pas résister. Tout en murmurant que sir Rupert prenait une grave responsabilité, elle se tint immobile près du lit, tandis que le baronnet, priant sa femme de tirer les rideaux et d'ouvrir une fenêtre, s'approchait de son ami. Sans une respiration faible et saccadée, on eût dit un cadavre. En quelques instants, une direction intelligente fut imprimée aux domestiques affolés, et Juliane ne put qu'admirer secrètement l'entente et la rapidité des soins administrés.

Quand le docteur arriva, il y avait une détente visible dans l'état du malade. Il approuva sans restriction tout ce qu'avait fait sir Rupert, donna des indications précises, et promit de revenir, sans d'ailleurs laisser d'espoir. M. Belde reprendrait peut-être connaissance, mais la paralysie était

complète, et la secousse trop forte pour un homme aussi usé. Avec des soins, il ne serait pas impossible de prolonger de quelques jours une vie qui ne tenait plus qu'à un lien fragile, mais cela même était peu probable.

Et les deux femmes — l'amie désintéressée et la parente avide, s'assirent près de lit, attendant dans un but différent la lueur d'intelligence espérée, — épiant, dans un sentiment différent aussi, ce visage livide, sur lequel la mort avait déjà mis son empreinte.

Juliane, une fois, releva ses paupières et attacha sur lady Trafford un regard acéré.

— Vous vous fatiguerez, dit-elle, avec sa douceur forcée. Pourquoi rester là, chère lady Trafford ? Je suis jeune, forte, et... je suis sa nièce...

— Et moi, je suis une vieille amie, qui l'ai connu avant même que vous fussiez née, mon enfant, dit tranquillement l'Anglaise.

Il y eut un silence, puis Juliane reprit, essayant d'amortir les éclats de colère contenue qui perçaient dans son accent :

— J'aime à espérer, du moins, que, s'il reprend connaissance, vous n'appellerez près de lui aucun étranger... Il m'en voudrait, à moi, de vous avoir laissé faire...

Une horreur involontaire se peignit sur les traits de lady Trafford, et elle jeta un regard mêlé d'effroi et de pitié sur cette jeune fille, chez qui l'amour de l'argent desséchait les sentiments les plus sacrés.

— Le prêtre n'est pas un étranger, dit-elle lentement, se redressant avec majesté sur son fauteuil. Et je vous plains, mon enfant, si la crainte servile et intéressée d'encourir la colère d'un mourant vous empêche de donner à son âme les secours suprêmes dont il a besoin...

— Je ne voudrais pas l'en priver...

Juliane fondit en larmes ; le remords, le dépit, la crainte se partageaient son cœur. Et cette crainte était surtout la peur d'entendre prononcer le nom détesté de Marcia. Cependant, que pouvait faire son oncle désormais ? S'il ouvrait les yeux, s'il recouvrait assez de connaissance pour accepter l'absolution du prêtre, il ne *pourrait* pas, du moins, écrire ou dicter un testament ! Et cette idée lui rendit son calme, ou du moins l'impassibilité extérieure qui était une de ses forces.

Quelles longues, longues heures, tandis que l'une pesait silencieusement les chances de son propre avenir terrestre, et que l'autre implorait sans relâche la divine miséricorde pour l'avenir éternel de cette âme qui avait si peu pratiqué le pardon !

Vers le soir, il devint évident que M. Belde avait repris connaissance. Ses yeux suivaient les mouvements de ceux qui l'entouraient, et sir Rupert supposa qu'il devait entendre. Mais aucun son ne sortit de ses lèvres minces : jamais plus il ne devait parler.

Une expression inquiète, hagarde, se peignait

dans ses yeux, qui erraient maintenant autour de lui sans relâche, et dont l'agitation était d'autant plus pénible à voir que son corps demeurait immobile. La chambre, avec ses tentures foncées, avait un aspect triste et funèbre, et le vent d'hiver sifflait dans les arbres et le long des corridors. Un vieux prêtre, averti par lady Trafford, se tenait depuis le matin dans la chambre voisine. Sir Rupert fit signe à sa femme que le moment était venu, et elle s'approcha de lui...

Oh ! imprudents sont ceux qui, ensevelis dans les préoccupations du monde qui passe, attendent, pour préparer leur sort éternel, la minute suprême qui ne leur sera peut-être pas donnée ! Elle ne leur est pas due, certes, après tant d'années pendant lesquels ont retenti des milliers d'appels... Car la voix divine leur parlait sous des voiles transparents et par des accents innombrables. Les beautés de la terre étaient une de ses formes ; les joies venaient révéler la beauté suprême, les douleurs rappelaient que la terre n'est qu'un passage et que le lieu du bonheur infini est ailleurs... Et dans l'intime du cœur, que de paroles mystérieuses, que de mots presque irrésistibles murmurés clairement, constamment ! Pourquoi, après tant de mépris, compterait-on sur une dernière miséricorde ? Et d'ailleurs, n'avons-nous pas appris, par des leçons renouvelées chaque jour, que la mort vient comme un voleur, qu'elle surprend souvent sans le plus léger avertissement, qu'elle frappe l'intelligence et la volonté avant d'avoir achevé de tuer le corps défaillant, et que cette minute sur laquelle on compte, après une vie de péché, pour acheter une éternité de bonheur, — que cette minute est ce qu'il y a de moins sûr pour nous ?

Oui, ceux-là qui agissent ainsi sont fous aussi bien que coupables. Cependant, Dieu prend souvent pitié d'eux. Il écoute en leur faveur les prières d'âmes innocentes qui se vouent à l'expiation, dont la vie, toute d'amour et de sacrifices, se consume à implorer le pardon de ces coupables, de ces insensés. Peut-être les anges du ciel offrirent-ils à Dieu ce soir-là, pour l'être qui agonisait dans une secrète épouvante, les accents d'une jeune fille qui, le cœur brisé, chantait un air profane, — des notes cependant rendues saintes, sacrées, par le dévouement de son cœur, et qui, en élevant son âme vers Dieu, avait donné une pensée à l'homme dont le ressentiment l'obligeait à cette tâche pénible... La minute de grâce, cette minute incertaine, lui fut donnée, à *lui*. Après une vie d'égoïsme et d'indifférence, une faveur divine descendit sur son cœur. Une influence mystérieuse l'enveloppa... Des cordes qui n'avaient pas vibré depuis sa jeunesse résonnèrent à la voix généreuse de l'amie qui, agenouillée près de lui, tout en larmes, lui parlait de sa mère, de sa jeune femme si tôt perdue, du repos suprême et de la facile condition du bonheur, qui se réduisait à immoler son orgueil,

déjà abaissé sous l'approche de la mort, et à jeter à Dieu un cri de pardon...

Tout ce qui lui restait de vie était réfugié dans les regards intenses qu'il attachait sur elle, et ces regards dirent le oui qu'elle avait tant imploré. Alors le prêtre vint, et la bonté infinie de Dieu se contenta de la réponse muette, de l'acquiescement silencieux de ces pauvres yeux, que vint mouiller une dernière larme. Le pardon descendit sur lui, — le pardon, la paix, l'aurore de la vie éternelle.

Alors, lady Trafford revint, et prononça le nom de Marcia. Et, les paupières alourdies s'étant abaissées par deux fois, elle laissa son mari prier avec le mourant, et se mit en devoir de chercher l'adresse de la jeune fille. Juliane ne pouvait lui être d'aucune utilité. Guillemette ne savait rien. Un peu découragée, elle appela Sylvain, qui, assis dans la bibliothèque attendant à la chambre de son maître, regardait la porte close d'un air triste et inquiet.

— Sylvain, connaissez-vous l'adresse de M^{lle} de Laubly ?

— Massa la demande ? s'écria-t-il, retrouvant, dans son émotion, le langage à demi oublié de sa jeunesse.

Ses yeux brillèrent, et il s'approcha de lady Trafford :

— J'ai entendu Monsieur dire à M. Nalys qu'elle demeure dans la rue Servandoni, n° 16. Je l'ai retenu, parce que, si nous étions allés à Paris, comme tous les hivers, je serais allé la voir... Oui, là !... Servandoni... répéta le vieux nègre, montrant ses dents encore blanches ; je l'ai répété souvent, souvent, pour ne pas l'oublier... Servandoni... Madame se rappellera ?

— Sylvain, voulez-vous envoyer un homme à cheval, à Versailles, pour porter ce télégramme ?

Et, attirant à elle une plume et du papier, elle rédigea rapidement un télégramme :

« Oncle mourant. Prenez immédiatement voiture à tout prix pour venir aux Étangs. »

Un quart d'heure après, un garçon d'écurie galopait sur la route de Versailles.

XXVII

Il est une heure du matin. La voiture qui a ramené Marcia s'arrête, et, en levant les yeux, Luc voit une fenêtre éclairée et ouverte, et la silhouette de Lucie se penchant au dehors.

— Luc, est-ce vous ? Montez et hâtez-vous !

Marcia, effrayée, le devance, tandis qu'il aide sa tante à descendre. Elle gravit d'un pas léger l'escalier, sur les marches duquel la lampe, tenue tout en haut par Lucie, projette une faible lumière, et arrive, haletante, sur le palier.

— Est-ce un des enfants qui est malade? Qu'y a-t-il?

— Non, non, pas les enfants, grâce à Dieu... C'est M. Belde qui est très mal, et lady Trafford t'appelle.

— Est-il possible qu'il me désire? Oh! Lucie, crois-tu que ce soit lui, vraiment lui?

— Lady Trafford ne prendrait pas d'elle-même une telle initiative, dit Luc, lisant la dépêche. Chère tante, êtes-vous capable de partir tout de suite?

— Encore une fatigue à vous imposer! Oh! c'est trop! dit Marcia.

— Pour un mourant! Va, Luc, procure-nous une voiture s'il se peut, et reviens nous prendre, tu pourras être de retour à Paris avant le jour...

Marcia ôte sa robe de soirée, et Lucie oblige M^{lle} d'Espranges à prendre au moins une demi-heure de repos. L'idée de la mort qui menace, là-bas, rejette au second plan tous les intérêts secondaires. A peine quelques mots sont échangés au sujet de la soirée; il semble à Marcia qu'une longue période la sépare du moment où elle a chanté, où elle a manqué défaillir, où elle a vu se détourner le visage de Raymond, où elle a surpris, dans la rue déserte, la veille silencieuse de Luc...

Deux heures... Deux heures et demie... Une voiture roule enfin dans le lointain. Avec quelle angoisse on l'a attendue, écoutant chaque faible bruit qui semblait se rapprocher, puis se perdait dans la nuit!

Les voilà tous les trois dans la voiture, traversant d'abord Paris endormi, puis prenant les larges voies désertes qui, menant à Versailles, ont vu passer, dans les grands jours de l'histoire, tant de magnificences, puis tant de douleurs. La pluie a cessé, des étoiles se montrent au ciel, et dans la nuit, devenue moins sombre, on distingue les silhouettes des arbres et celles des maisons éparses çà et là... La voiture n'entre pas à Versailles, mais prend un chemin de traverse. Une heure encore, une heure lente, interminable. M^{lle} d'Espranges s'est endormie de fatigue, elle est si peu accoutumée à veiller! Luc et Marcia ont causé d'abord, occupés tous deux de ce vieillard, de cette âme si près de son éternité.

Est-il revenu à Dieu? Est-ce à Marcia que sera confiée la tâche de lui dire les paroles suprêmes?... Ils ne pensent qu'à cela, ces jeunes cœurs généreux... Puis, brisée de lassitude et d'émotion, Marcia s'assoupit par instants. Elle fait des rêves pendant lesquels elle s'imagine avoir dormi des heures, alors qu'en réalité, les fantasmagories qui ont passé devant elle n'ont rempli qu'une durée de quelques minutes, tout en réunissant dans une confusion étrange le salon des Étangs et celui de M^{me} Sarriet, un concert et un convoi funèbre. Il est près de six heures quand la cloche de la grille tinte bruyamment. L'aube est encore loin; mais

dans l'obscurité, les buis et les ifs découpent vaguement leurs formes bizarres, et les statues apparaissent comme de pâles reflets blanchâtres...

La voiture fait crier le sable des allées... Voici la maison, avec des fenêtres éclairées çà et là dans la sombre façade... Marcia tressaille. Depuis quelques instants, il lui semble cheminer dans le domaine de la mort.

La porte est ouverte. Le vieux Daniel se tient sur le seuil, grave et solennel. Lady Trafford, accourue au bruit de la voiture, est derrière lui.

— Marcia, chère enfant!

— Oh! lady Trafford, n'y a-t-il plus d'espoir?

Lady Trafford la serra dans ses bras.

— Non, chère fille... Dieu n'a pas permis qu'il vous revoie... Tout est fini... Mais vous serez heureuse d'apprendre qu'il a reçu en pleine connaissance, bien qu'il ne parlât plus, les secours de notre sainte religion...

— Dieu soit loué!

Elle se souvient que, cette nuit même, elle a prié pour lui... Certes, elle ne peut ressentir aucun tendre sentiment de regret; mais elle a plaint ce vieillard isolé dans son orgueil et son égoïsme, elle a eu l'espoir d'adoucir sa dernière heure, de tenir près de lui la place de la nièce qu'il avait élevée, et, après les émotions de la soirée qui vient de se passer, ses forces lui manquent un instant devant la nouvelle inattendue que tout est fini, que la mort a réellement pris possession de cette demeure...

Elle se lève bientôt du siège sur lequel on l'a forcée à s'asseoir un instant.

— Puis-je le voir et faire une prière près de lui?

Lady Trafford prend son bras et l'emmène à travers les salons presque obscurs... Elle jette un regard ému sur cette bibliothèque où tout garde encore la trace de la vie soudainement interrompue, et pénètre dans la chambre où elle est entrée un soir, et où elle a vu, dans un émoi mêlé de confusion, ce vieillard, si dur, reconnaître ses torts... Les sombres rideaux de velours sont abaissés... Sur les murs, la figure mélancolique de la jeune femme en robe blanche forme seule une tache claire...

Et au fond de la chambre se dresse le grand lit sur lequel tombe la faible et vacillante lumière des deux flambeaux.

Est-il possible que quelques heures de maladie aient changé ce visage au point de le rendre méconnaissable? Ce n'est pas qu'il soit effrayant, mais il est si vieux, si étrangement jauni, qu'on se rend compte tout à coup de la volonté inflexible qui accroissait chez cet homme l'intensité de la vie et de la flamme intérieure, lui conservant, en dépit de l'âge et des souffrances, un aspect presque jeune. Mais il y a sur ce front, sur ces traits détendus, une expression de repos qui, à elle seule, le changerait étrangement. Ce qui s'est

passé là, à la dernière heure, a laissé son empreinte, — une empreinte consolante pour le cœur oppressé de Marcia.

— J'aurais voulu qu'il pût une dernière fois me regarder et serrer ma main, murmura-t-elle, une larme sincère venant à ses yeux.

— Jusqu'au dernier moment, il vous a attendue et cherchée, j'en suis sûre, dit tout bas lady Trafford. Mais Dieu a peut-être voulu que ce fût son châtiment de ne pouvoir réparer à temps le mal que lui avait causé à lui-même son injuste ressentiment... Il avait voulu vivre sans affection... J'aime à penser que l'angoisse de ces derniers moments a contribué à l'expiation imposée à toute âme... Maintenant, mon enfant, il vous voit, j'en ai la confiance...

Sur une table, au chevet du lit, deux riches flambeaux d'argent ciselé encadraient le modeste crucifix de cuivre apporté par Guillemette de sa propre chambre. Une des sœurs du village priait près de cet autel improvisé.

— Et Juliane? demanda Marcia, se relevant après une oraison fervente.

— Elle s'est retirée, brisée de fatigue... Mais vous, mon enfant, ne voulez-vous pas que Guillemette vous prépare votre ancienne chambre?

Marcia rougit, et se tourna vers M^{lle} Sidonie, qui, bonne et tendre toujours, essuyait les larmes sincères qu'elle avait versées sur son vieil ami.

— Quand les chevaux se seront reposés, nous retournerons à Versailles, où tante Sidonie me gardera, si elle le veut bien, pendant quelques heures... Il faut que je sois à Paris, cet après-midi, pour une leçon... Je reviendrai assister au convoi..

— Notre maison vous est ouverte, chère petite... Luc va s'occuper de notre retour, puis il reprendra le train le plus matinal...

— Pour une leçon! répéta lady Trafford, qui regardait Marcia sans avoir entendu la réponse de M^{lle} d'Espranges. Se peut-il, vraiment, que vous soyez obligée de... de travailler pour vivre?

— Nous avons tout perdu, et ma pauvre tante a quatre petits enfants, dit Marcia avec douceur.

Lady Trafford laissa échapper un profond soupir. Oh! combien de choses blâmables seraient évitées ici-bas, si les hommes savaient quelle peine on a à les réparer. Comme ce pauvre mort

avait dû souffrir si, regrettant son inflexibilité et désirant revoir sa nièce, il avait songé qu'il était trop tard pour lui venir en aide, et que sa main inerte ne pouvait pas plus tracer des volontés que sa langue paralysée n'était capable d'exprimer des regrets!

— Mon enfant, dit-elle après un instant de réflexion, je prie M^{lle} d'Espranges de rester ici avec vous jusqu'au moment où le notaire de M. Belde arrivera. M^{lle} Vaubley prétend qu'elle ignore si votre oncle a pris des dispositions... S'il n'existe pas de testament, vous êtes sa plus proche parente et sa légataire universelle, et, en ce cas, votre place est ici. Cependant, c'est là, je regrette de le dire, un cas presque improbable. M^e Girardet venait ici de temps à autre, et il nous semble d'autant plus impossible que M. Belde n'ait pas fait de testament, qu'il devait, hélas! désirer vous retirer les avantages de votre parenté, puisqu'il était brouillé avec vous... Si les choses sont ainsi, j'approuverai que vous partiez... Venez toutes les deux dans ma chambre, on vous y servira un peu de thé ou du chocolat...

Luc s'attarda un instant au pied du lit, avant de prendre congé des trois femmes, devant prendre immédiatement le train pour être à Paris à l'heure de son service.

— Marcia, dit-il d'une voix émue, j'ai dû penser à votre généreux oubli de vous pour regarder sans amertume celui qui aurait pu vous épargner le travail et vous donner... le bonheur.

Elle soupira. Depuis quelques heures, elle sentait plus lourdement son fardeau, et elle éprouvait plus que jamais l'impression pénible de la longueur de la vie...

— Voulez-vous que nous priions ensemble pour lui? demanda-t-elle avec douceur.

Il inclina gravement la tête, et ils rentrèrent dans la chambre funèbre. Marcia pria à haute voix, tandis qu'il inclinait la tête. Oh! Dieu seul sut le prix d'une telle prière et de ce qu'elle renfermait de générosité, de douleur et de sacrifice!...

M. MARYAN.

(La fin au prochain numéro.)





TOUT ARRIVE!

SUITE



Il eut sur les lèvres :
« Ne la dérangez pas ! »
Mais il n'articula rien de semblable, et il entra ; tout au plus, par un vague scrupule, il resta debout, regardant la flambée claire du foyer qui semait d'arabesques de lumière les tentures soyeuses...

— Ma tante finit de s'habiller. Elle m'envoie en ambassade pour vous remercier des billets...

C'était Michelle qui entra en tenue de sortie, toute souriante sous son voile, sa veste de fourrure entr'ouverte sur l'élégance vaporeuse du corsage drapé de mousseline de soie.

— Pourquoi restez-vous ainsi debout ?

— Parce que je ne veux pas avoir la tentation de m'éterniser ici, alors que vous allez sortir.

— Dans un instant seulement. Ma tante va à la matinée musicale des Rivoir, et, en passant, elle doit me déposer chez ma tante Gosseline. Mais elle n'est pas encore entièrement prête. Vous voyez que, sans scrupule, vous pouvez me faire une petite visite...

— Alors, vous passez la journée dans « la maison de la liberté !... »

— Pas tout à fait ; nous devons aller promener au Bois, Georges, Lucile et moi...

— Comme je voudrais être à leur place ! fit-il d'un accent de badinage qui dissimulait l'ardente sincérité de ses paroles. Ce serait si charmant de trotter ensemble, librement, comme à Jersey !

— Oh ! oui, ce serait charmant ! Mais ce n'est pas possible à Paris, n'est-ce pas ?

Elle le consultait avec sa jolie manière confiante.

— Pas bien possible ! Non, hélas !

— Et puis...

Elle se mit à rire :

— Et puis nous nous attirerions les foudres de Georges, qui prétend que, quand nous sommes

ensemble, nous n'arrêtons pas de bavarder sur une foule de sujets qui nous intéressent, et lui pas du tout ! Aujourd'hui, surtout, je serais tentée de causer beaucoup avec vous au sujet de votre dernier article dans la *Revue*.

— Parce que ?...

— Parce que, moquez-vous de mon audace grande ! je ne suis pas de votre avis sur certains points et que j'ai fort envie de vous dire pourquoi, afin que vous me combattiez, ou me convertissiez à votre idée...

Elle parlait avec une animation gaie qui faisait luire entre les lèvres, l'éclair nacré des dents, son visage rosé par la lueur du foyer dont Dorient suivait instinctivement les jeux de lumière sur la peau fraîche.

— Dites-moi en quoi nous ne sommes pas d'accord...

— Non, pas maintenant, ce serait trop long !... Il me faut pour cela un bon moment d'intimité... Et je crains bien de n'avoir pas même ce moment mercredi, quand vous viendrez passer la soirée, car j'appartiendrai beaucoup à mes amis russes...

— Ah ! ils sont arrivés ?...

— Oui, il y a quelques jours... Et ma tante, qui me gâte toujours, a été assez aimable pour inviter, à sa réception de mercredi, la comtesse Loubanoff et son fils... Voulez-vous que, dès aujourd'hui, je vous les fasse connaître ?... J'ai, dans mon manchon, leurs portraits que j'emporte pour Lucile, qui me les a demandés...

Il se leva et, comme elle, se rapprocha de la fenêtre. Elle lui tendit les deux images : une femme âgée qui avait une allure et une distinction de grande dame ; un beau garçon de haute mine dans sa tenue d'officier.

— La comtesse Loubanoff... Son fils Serge... un ami d'enfance à moi, finit-elle, voyant qu'il considérait attentivement la mâle physionomie.

Elle n'ajouta rien d'autre, pensant à ce que Serge avait un jour souhaité devenir pour elle, ce que, peut-être encore, il allait lui redire, et qu'elle redoutait d'entendre ; car elle avait eu, en le revoyant, l'impression très vive qu'il était toujours le même, et il lui semblait être devenue plus exigeante encore...

Etreinte soudain par cette perspective grave, elle resta immobile, contemplant l'image de cet homme qui avait désiré la faire sienne, sans s'apercevoir que Dorient l'observait, la bouche contractée d'une expression presque douloureuse, alors qu'il demeurait debout près d'elle, enveloppé par la senteur des violettes qu'elle avait dans sa ceinture...

Un léger mouvement qu'il fit la rappela à elle-même. Relevant la tête, elle vit le changement de sa physionomie.

— Qu'avez-vous?... Est-ce que j'ai dit ou fait quelque chose qui vous ait été... désagréable?

— Non, mais je vous sentais absente, reprise par ceux qui vous aiment depuis des années.. Et, vous le savez, les nouveaux amis ont toujours peur des anciens!...

— Avec moi, ils n'ont rien à craindre, fit-elle avec cette douceur grave qui donnait tant de force à ses paroles. Je croyais que, maintenant, vous me connaissiez assez pour en être certain...

Elle attachait franchement sur lui son regard limpide avec la même clarté mystérieuse qu'il y rencontrait parfois, si attirante qu'il sentait alors sa volonté de ne pas aimer devenir faible comme une volonté d'enfant... Mais il ne répondit pas; M^{me} Dustal entraînait, prête à sortir.

— Vous avez été bien aimable, Dorient, de m'apporter vous-même ces billets. Mais je crois que vous avez vite trouvé votre récompense en goûtant le plaisir d'un moment de causerie avec Michelle...

— Ce qui prouverait, chère madame, que l'on a toujours raison d'être indiscret... Je me reprochais... vaguement, de vous avoir demandée et peut-être, ainsi, empêchée de sortir aussi tôt que vous le comptiez...

— Je n'irai qu'à trois heures chez les Rivoir, où je suis toute désemparée de me rendre sans « ma fille... »

Et elle donna un regard affectueux à Michelle.

— Mais elle s'est retranchée derrière la raison de son deuil, qui est trop vraie pour que je la combatte. Entre nous, je la soupçonne d'avoir été surtout dominée par l'idée de ne pas causer de déception à son admirateur Georges, qui la réclame énergiquement tous les dimanches; tout comme la jeune Lucile, laquelle m'en veut à mort, je le crains, de lui avoir enlevé sa cousine Michelle. Mais je ne me sentais plus maintenant la générosité de la lui rendre!... Tout au plus, ai-je la vertu de la lui prêter!... Et, là-dessus, sauvons-nous... Nous verrons-nous chez les Rivoir, Dorient?

— Non, je me sens d'humeur sauvage et complètement incapable, tantôt, de faire les frais de *politesse*, obligatoires pour un homme civilisé. Je me trouve en disposition seulement de flânerie solitaire.

— N'est-ce pas de « rêverie » que vous devez dire?

— Chère madame, les hommes de ma génération ne rêvent plus... C'est tellement en dehors de leurs principes que, si par aventure la chose leur arrive, ils s'empressent de piétiner sur leurs rêves pour les réduire à l'état de ballons crevés, par dessus lesquels ils passent...

Dorient semblait plaisanter, mais dans sa voix vibrat une sourde amertume qui attira une seconde sur lui les prunelles pensives de Michelle. Pourtant, elle ne dit rien, et finit de rattacher sa veste de fourrure dont le col Médicis enfouissait joliment sa blonde figure. Seulement, quand elle lui serra la main en montant en voiture, elle mit une intonation presque affectueuse dans le « Adieu, mon ami! » qu'elle dit, en lui tendant la main.

Georges l'attendait sur le balcon de la « Maison de la liberté », afin de la voir venir; et, pour s'occuper, jouait du flageolet, comme l'eût fait un berger de Florian qui soupire après sa bergère. Il exhala toutefois un « hurra » qui n'avait rien de *floriant*, quand il aperçut la jeune fille descendant du coupé. Mais, à sa grande déconvenue, à peine eut-elle franchi le seuil du logis que M^{me} Gosseline apparut, joyeuse et affairée, s'emparant de sa nièce :

— Michelle, avant que vous filiez en promenade avec Lucile et Georges, venez donc me donner un peu votre avis sur les toilettes qu'il nous faudra mettre pour passer la soirée, mercredi, chez M^{me} Dustal; jusqu'ici, je n'ai jamais fréquenté qu'un milieu d'artistes, et les goûts des mondains — toujours un peu bourgeois! — me sont totalement inconnus.. Pourtant, je désire, à cause de vous, me mettre au diapason!...

Sans écouter la réponse de Michelle, elle l'entraînait allègrement à travers l'appartement qui avait plus que jamais l'aspect d'un campement de bohémiens. Seul, le salon était en progrès; délivré des paquets et des malles, gratifié, en revanche, de tous les meubles les moins avariés et les plus « esthétiques » de la maison, il accusait hautement son intention d'être une pièce destinée à recevoir des hôtes d'élite.

Probablement, les hôtes de ce genre ne devaient pas surgir ce dimanche-là, car le salon était envahi par les plus belles toilettes de M^{me} Gosseline et de Lucile, à cette fin que Michelle y fit un choix. Ah! ces belles toilettes, de quelle inquiétude elles firent frémir la jeune fille — à l'idée que la tante Hermine pouvait revêtir l'une d'elles et apparaître, dans le salon de M^{me} Dustal, habillée avec l'éclat d'une reine de féerie!

— Il y a de la variété, n'est-ce pas, ma chère? s'exclama la bonne dame enchantée. Voyons, vous qui connaissez les goûts de la société de M^{me} Dustal, dites-moi ce qui fera le mieux...

— Mais... ceci, je crois, ma tante.

Et Michelle, en désespoir de cause, désignait une robe de satin noir à ramages jaune d'or.

— Oh! ma chère, vous n'y pensez pas! C'est beaucoup trop sombre! J'aurais presque l'air ainsi d'un enterrement enjuponné! Moi, j'avais l'idée de mettre ma robe de velours rouge, la première toilette de couleur que j'aie achetée après la mort de mon pauvre Olivier... Avec quelques plumes dans mes cheveux, je crois, ma chère, que je vous ferais honneur... Rapportez-vous-en à moi. Je sais ce qui me va le mieux! Quant à Lucile...

— Mettez-la en blanc, fit Michelle, découragée, et très simplement! M^{me} Dustal adore la simplicité chez les jeunes filles et, comme elle a beaucoup de sympathie pour Lucile, je désire qu'elle la trouve, mercredi, selon ses préférences. C'est entendu, n'est-ce pas, chérie?

Et elle se tourna vers Lucile, qui la suivait de près comme un bon petit chien fidèle, et qui devint rouge de plaisir en entendant ses paroles.

— Oh! oui, Michelle, soyez tranquille, je tâcherai d'être comme vous aimez...

— D'ailleurs, dit naïvement M^{me} Gosseline, personne ne fera attention à elle. C'est sa sœur qui attirera tous les regards... Et il faut qu'il en soit ainsi... Est-ce que...

Et la bonne dame cessa de contempler d'un œil complaisant ses brillantes toilettes.

— ... Est-ce que Dorient sera, mercredi, chez M^{me} Dustal?

— Oui, ma tante.

— Ah!...

Il se fit un léger silence. De la pièce voisine, on entendit Georges qui appelait vigoureusement : « Michelle! » sur l'air des *Lampions*. M^{me} Gosseline, dont le joyeux visage s'était assombri, se tourna vers Lucile :

— Va donc dire à Georges de se taire, et demande-lui s'il a fini ses devoirs... Michelle va aller le trouver... Fais-lui prendre patience!

Docilement, Lucile obéit. Alors, la tante Hermine, levant les yeux au plafond, s'exclama :

— Ah! ma chère, je suis bien tourmentée!

— Pourquoi donc, tante?

— A propos du mariage de Sylvanie avec Dorient. Je commence à craindre qu'il ne se fasse pas. Dorient avait montré, à Saint-Héliér, un empressement à nous voir qui m'avait mis la joie dans l'âme, puisqu'il est absolument le gendre de mes rêves, un homme accompli!... Ne trouvez-vous pas?

— Oui, il est d'intelligence supérieure; de plus, très délicatement bon, capable d'une vraie tendresse de cœur, malgré son apparence railleuse et sceptique.

— C'est cela, ma chère, absolument... Eh bien, à mon immense regret, voici qu'à Paris, il se fait à peu près invisible pour nous, et ne recherche plus Sylvanie comme il le devrait... Aussi, je n'ai plus guère d'espoir qu'en vous...

— En moi, ma tante?...

— Oui, Michelle, en vous. J'ai pensé que, rencontrant assez souvent Dorient chez M^{me} Dustal, vous pourriez lui parler de Sylvanie, lui ouvrir les yeux sur tout ce qu'elle vaut, puisqu'il s'entête à les laisser fermés. Mercredi soir, que votre tante n'oublie pas de la prier de réciter quelques fragments de ses poèmes. Cela la mettra en lumière...

Michelle frémit de cette nouvelle idée germée dans la cervelle trop fertile de M^{me} Gosseline.

— Tante, je ne sais comment M^{me} Dustal... organise ses soirées!

— Ma chère, vous êtes trop fine pour ne pas obtenir d'elle, de toutes façons, que Sylvanie se fasse entendre. Ce sera, d'ailleurs, un régal pour ses invités, et Dorient, voyant Sylvanie admirée, se mettra aussitôt à désirer avoir pour lui seul une femme aussi remarquable... Du moins, je l'espère. Car les hommes sont de telles boîtes à surprise! Et même ceux qui sont des intelligences supérieures — comme vous dites — se montrent si peu disposés à apprécier la valeur intellectuelle avant tout!... Il n'y a pas à tortiller, même aux yeux de Dorient, votre fraîcheur de teint fait tort aux qualités d'esprit, aux dons artistiques de Sylvanie... Tous les hommes, au fond, sont des « pas grand'chose »! Ils aiment mieux une jolie figure de vingt ans qu'un puissant cerveau!

Une rougeur fugitive avait couru sur le visage de Michelle. Et elle ne répondit pas tout de suite... Puis, la voix plus lente, elle dit enfin :

— Tante, vous vous trompez. Croyez-moi, M. Dorient ne s'intéresse pas plus à moi qu'à Sylvanie. Nous ne sommes, chacune en notre genre, que des créatures négligeables sur sa route. La vérité est qu'il ne songe pas du tout à se marier... Trop de causes lui font aimer sa liberté.

La tante Hermine leva le nez, cherchant à deviner le sens des dernières paroles de sa nièce. Mais une question oiseuse lui fut impossible, Georges entra en coup de vent, à bout de patience, et criant à sa cousine :

— Michelle, je vous en supplie, lâchez maman. Autrement, jamais nous n'aurons le temps de nous promener!

XIV

Il n'y avait guère de maisons où Raymond Dorient fréquentât plus volontiers que chez M^{me} Dustal. Et pourtant il était d'humeur sombre alors qu'il s'y rendait ce soir-là, marchant d'un pas vif sur l'asphalte glacé. Même, il avait longtemps délibéré avec lui-même pour savoir s'il irait... Puis, soudain résolu, il était parti, et, usant de sa qualité d'intime, il s'était arrangé pour arriver de bonne heure, avec un obscur espoir

d'être là avant les Loubanoff, car il avait l'intuition que, eux présents, Michelle serait à peu près invisible pour lui.

Et c'était bien naturel ! Ils lui étaient des amis très chers, très dévoués, elle l'avait dit. Lui n'avait pas le droit de s'en étonner... Cependant, c'était avec une espèce d'impatience qu'il songeait à ce beau garçon de si élégante allure dans son uniforme d'officier et qu'elle lui avait présenté comme un ami d'enfance. Était-il cela uniquement pour elle ?

La question lui traversa de nouveau la pensée comme il atteignait la maison de Mme Dustal et il eut une exclamation irritée contre lui-même :

— Fou ! Fou ! Qu'est-ce que cela me fait ! Qu'elle épouse celui-ci ou celui-là ! Cet hiver, elle se mariera, c'est certain...

Où, le mariage de Michelle Dustal devait peu lui importer, en somme... Autant qu'il devait lui être indifférent qu'elle fût absorbée toute par ses amis russes. Et pourtant sa bouche eut une involontaire contraction quand il entra dans le salon et aperçut, auprès de Mme Dustal, une femme en cheveux blancs, qu'il devina tout de suite être la comtesse Loubanoff et qui causait au milieu d'un cercle. Mais son regard l'effleura seulement ; derrière elle, il avait entrevu aussitôt, par l'écartement des portières, Michelle dans le petit salon, un grand beau garçon, debout devant elle. D'un seul coup d'œil, il avait embrassé leur groupe ; lui, un peu penché, la physionomie animée et joyeuse ; elle, assise sous la pleine clarté d'une lampe qui baignait la mousse blonde des cheveux relevés très haut, la nuque joliment dégagée par le corsage ouvert qui laissait deviner les épaules laiteuses... De quel air d'ardent intérêt elle semblait écouter et répondre... Combien il était évident que, en cette minute, le seul être existant pour elle était ce grand garçon avec qui elle pouvait évoquer les souvenirs chers !...

Ce fut pour Dorient une vision fugitive. Sa volonté raidie, il entra, allant saluer Mme Dustal qui le présenta aussitôt à la comtesse Loubanoff. Celle-ci, fort gracieuse, le retint, lui parlant en un français très pur, sans accent même. En d'autres temps, il eût joui de cette conversation avec une femme distinguée qui, tout de suite, se révélait d'une intelligence ouverte et large. Mais il n'était point en disposition d'en profiter. La même sourde impatience l'énervait à l'idée du tête-à-tête de Michelle avec le jeune homme. En effet, elle ne revenait pas et il entendait seulement le timbre chaud, un peu grave, de sa voix qui disait des paroles en cette langue étrangère qu'il l'avait entendue employer une fois déjà, quand elle murmurait une chanson russe à la petite Mad. Alors, aucun homme n'était entre elle et lui...

De nouveaux venus entraient. Il put prendre congé de la comtesse, et, serrant au passage des mains amies, il se dirigea vers le petit salon, ayant

le prétexte de présenter ses hommages à Michelle. Mais elle apparut sur le seuil au moment même... Et soudain il pensa que nulle autre femme ne pourrait lui être comparée ni ne l'effacerait ce soir-là. Comme toujours, elle portait son sévère uniforme de deuil ; mais aucune couleur n'eût pu pareillement mettre en lumière l'inoubliable séduction de sa blonde figure, et elle avait un air délicieux de femme du siècle dernier, svelte et fine dans sa longue robe unie, dont le corsage, sobrement échancré, enveloppait les épaules d'un vapoureux fichu croisé sous la haute ceinture Directoire, éclairé seulement par la tache mauve des violettes de Parme naturelles...

— Comme vous arrivez tard ! dit-elle, lui tendant la main avec un plaisir si sincère de sa venue, qu'une affolante sensation de joie lui pénétra l'âme.

— Je suis déjà ici depuis un moment, mais vous étiez invisible...

— Je réveillais toute sorte de vieux souvenirs avec mon ami Serge qu'il faut que je vous présente. Vous serez bien aimable de causer un peu avec lui, car il ne connaît personne ici, et je ne pourrai guère lui tenir compagnie, ma tante désire que je l'aide à recevoir, comme sa vraie fille, m'a-t-elle dit si affectueusement, que j'en ai encore chaud au cœur. Les Gosseline ne sont pas encore ici, n'est-ce pas ?

— Non, je ne les ai pas aperçues...

Un involontaire sourire retroussa une seconde les lèvres de Michelle.

— Je voudrais qu'elles fussent arrivées, ma tante avait des intentions de toilette qui m'effraient un brin ! Je lui ai donné mon avis qu'elle réclamait, mais elle n'a pas été convaincue...

— Pourtant... — prenez ceci comme l'expression de la toute simple vérité, — elle n'aurait pu en recevoir de meilleur... Est-ce que vous voulez me permettre, puisque nous sommes de vieilles connaissances, de vous dire que vous êtes adorablement habillée ce soir !

De nouveau, elle sourit, les joues un peu rosées.

— Vraiment, vous trouvez ? Tant mieux ! C'est bien frivole et même un peu sot, je l'avoue, d'être contente d'avoir l'air d'une Parisienne ! Mais je désirais très fort offrir ce soir, à ma tante Dustal, une nièce présentable et je me suis appliquée ! Je suis ravie que vous trouviez que j'ai réussi, car je me suis aperçue que vous étiez un connaisseur... Maintenant, venez que je vous conduise vers Serge...

— Comme vous vous préoccupez de lui !

Simplement, elle dit :

— Il est ici pour moi et je ne veux pas qu'il le regrette. Ce m'est insupportable toujours d'être une cause d'ennui pour quelqu'un, fût-ce un indifférent, à plus forte raison quand il s'agit d'un ami !

Il s'inclina et la suivit. Alors, seulement, il

s'aperçut que Serge n'avait cessé de les examiner pendant qu'ils causaient ensemble. Et il n'y eut peut-être pas une cordialité très profonde dans le salut que lui et Loubanoff échangèrent quand Michelle eut dit les noms :

— Comte Serge Loubanoff, M. Raymond Dorient. J'espère que vous n'êtes pas tout à fait des inconnus l'un pour l'autre, car à chacun de vous j'ai parlé de l'autre...

— Michelle ! appela Mme Dustal. Michelle, voici votre tante Gosseline. Voulez-vous venir...

Il y avait une si bizarre expression faite d'amusement et d'impatience sur les traits de Mme Dustal que Michelle trembla, craignant tout de l'imagination de la tante Hermine. Laissant les deux jeunes gens, elle revint vers le salon.

Elle avait raison de trembler. Mme Gosseline avait en toute liberté, réalisé son désir ; autour de sa grosse petite personne s'épanouissait la robe de velours cramoisi, chamarrée d'or, qui lui donnait un aspect regrettable de souveraine d'opérette ; du corsage, généreusement échancré, orné d'un majestueux col Médicis, émergeait sa tête ébouriffée, couronnée de trois plumes rouges qui s'agitaient, tandis qu'elle avançait d'un air aimable, octroyant des saluts au passage, suivie de Lucile, toute ronde et simplette, ayant un air de bonne petite jeune fille effarouchée. Quant à la Muse, elle ressemblait à une ombre, drapée plus qu'habillée dans une longue robe d'un jaune mourant, qui tombait si molle autour de sa maigre personne, que les esprits irrévérencieux pouvaient la comparer à une chemise de nuit de couleur et de forme nouvelle. Son visage, artistement poudré, avait une blancheur de marbre sous les lourds bandeaux noirs qui voilaient à demi les joues et que cerclait une étroite couronne de feuillage.

Une rumeur discrète avait salué l'entrée de la famille Gosseline. Et Serge, qui s'était rapproché, jeta stupéfait :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça ? La grosse dame représente Mme Gosseline, tante maternelle de Mlle Dustal, et la jeune personne costumée, pardon, je veux dire habillée en Muse, est sa fille et une artiste peintre en même temps qu'une poétesse...

— Sapristi, si ses tableaux et ses poésies lui ressemblent...

— Ils lui ressemblent, fit gravement Dorient, qu'amusait l'étonnement de Serge. Mlle Sylvanie Gosseline est, en effet, une personne très originale. Voulez-vous que je vous présente ?

— Qu'est-ce que je pourrai bien lui dire ?

— Vous l'admirez et la conversation ira très bien. Venez.

Le salon s'était rempli. Un murmure de causeries animées l'emplissait d'une vivante rumeur, et la lumière des lampes ruisselait sur de très jolies femmes habillées pour le régal des yeux, si intime que fût la réception. Mme Brice venait d'arriver. Dorient se glissa auprès d'elle, laissant Loubanoff aux prises avec la Muse qui pérorait debout, dans une attitude hiératique, orgueilleusement satisfaite de l'impression qu'elle produisait.

La jeune femme, après lui avoir donné les nouvelles de Mad qu'il réclamait affectueusement, lui jeta avec un peu de malice :

— Eh bien, Raymond, vous ne restez pas dans la cour de la Muse ?

— Non... Je suis dans mes soirs de lâcheté !

— Entre nous, je crois que vous n'auriez pas autant besoin de courage s'il s'agissait de sa cousine ! Quelle exquise créature ! Mme Dustal ne la conservera pas longtemps ! Voyez comme tout l'élément masculin gravite invinciblement autour d'elle ; à commencer par ce grand Russe qui m'a l'air très particulièrement en faveur... Tenez, il abandonne la Muse et trouve le moyen de s'installer auprès de Mlle Michelle et de sa petite cousine...

Tout en parlant, elle avait arrêté son regard pensif sur Dorient et elle fut surprise de l'expression presque dure qu'avait prise ses traits, tandis qu'il considérait le groupe formé autour de la jeune fille. Et elle questionna :

— Qu'avez-vous, Raymond ?

— Rien, chère madame, je regarde.

Mais il n'avait pas répondu tout de suite. Alors, elle demanda :

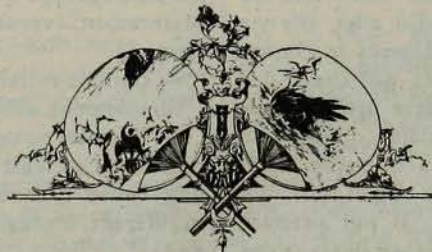
— Vous avez beaucoup vu Mlle Dustal cet été ?

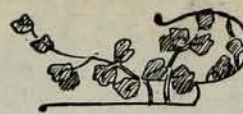
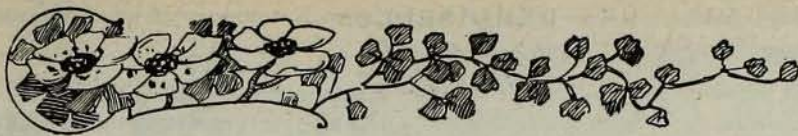
— Oui, passablement. Je me suis trouvé en même temps qu'elle à Jersey.

— Ah ! fit-elle simplement.

HENRI ARDEL.

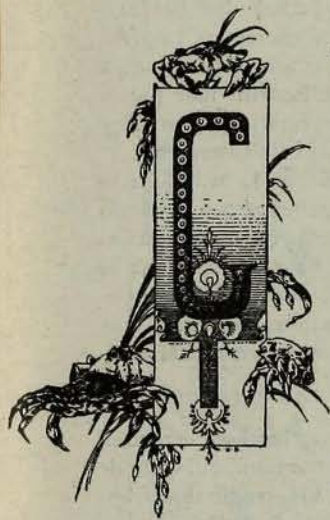
(La suite au prochain numéro.)





❖ Revue Musicale ❖

Les concours du Conservatoire et la distribution des prix. — Nouvelles théâtrales. — Musique de choix.



ENTILS essaïms pour qui le soleil avait gardé toutes ses faveurs, vous avez pris votre vol dans toutes les directions pour aller respirer un air réparateur, heureux des labeurs accomplis et des récompenses méritées. Oui, c'est grâce à vous que l'été boudeur s'est enfin déridé et nous est apparu vers la fin de juillet, pour mettre à vos jeunes fronts le rayon d'or de l'espérance, dans nos âmes, l'écho de vos joies si pures.

Vous nous reviendrez avec une ample moisson de forces pour reprendre le travail. Quant à ceux qui n'ont pas été les favoris du sort, ce sera avec un nouveau courage qu'ils affronteront la lutte : il faut parfois si peu de chose pour faire d'un vaincu un vainqueur.

C'est surtout au Conservatoire de musique qu'il a été permis de voir quelle est la fragilité des jugements préconçus et des illusions justifiées ou non. Plusieurs concurrents, qui comptaient, à tort ou à raison, recevoir une récompense, ont été déçus et le public, manifestant bruyamment son opinion, n'a pas ratifié celle du jury, provoquant de regrettables incidents. Aussi nous rangeons-nous à l'avis de ceux, et ils sont nombreux, qui demandent le huis clos pour les concours du Conservatoire; les émotions seront moins vives pour les élèves qui resteront beaucoup plus en possession de leurs moyens.

Voici les noms des lauréats du chant, de la harpe et du piano, qui sont les plus intéressants pour nos jeunes lectrices.

Le concours de chant (hommes) se composait de douze concurrents dont cinq ont été récompensés par le jury composé de MM. Th. Dubois, Ch. Lenepveu, Gailhard, Barthe, Ch. Lefebvre, Widor, Joncières et Manoury.

Le premier prix a été enlevé par M. Béchard, avec l'air du *Siège de Corinthe*, pour voix de basse.

Un second prix a été accordé à M. Laffitte, dans un air d'*Hérodiade*, pour ténor.

M. Rigaux, baryton, a mérité le premier accessit en chantant, dans un excellent style, l'air à vocalises du *Messie*.

Un second accessit a été partagé entre M. Huberdeau, basse profonde, et M. Gaston Dubois, ténor d'avenir.

Le concours de chant (femmes) comprenait vingt-six élèves, ce qui ne l'a pas empêché de donner de bons résultats; MM. Th. Dubois, Lenepveu, Fauré, Joncières, Gailhard, Escalais, Delmas et Dubulle, qui formaient le jury, ont distribué dix récompenses.

Trois premiers prix ont été décernés à M^{lles} Crépin, Menjaud et Truck.

M^{lle} Rioton et M^{lle} Hatto ont partagé le second prix.

Un premier accessit a été donné à M^{lle} Torrès et à M^{lle} Gottrand.

Le second accessit a été partagé entre M^{lles} Minsart, Soyer et Telmat. Parmi les seize concurrentes qui ont été privées de récompenses, un certain nombre a montré de sérieuses qualités.

Au concours de harpe, on a accordé un second prix à M^{lle} Ellie, fillette de douze ans, qui a joué, avec grande netteté, le *Concerto en mi mineur*, de Reineck; un premier accessit à M. Tournier, et un second à M. Cœur.

Pour le concours de piano (hommes), le jury était le même que pour le précédent : MM. Th. Dubois, A. Marmontel, Fauré, Auzende, Dallier, Delafosse, Falkenberg, E. Risler et Bourgeat.

Récompensés ou non, les dix-sept concurrents ont montré beaucoup de talent, soit dans le morceau de lecture à vue, composé par M. Pierné, soit dans les deux morceaux de concours que chaque élève avait à exécuter : le premier *Scherzo*, de Chopin, et le finale de la *Sonate en fa*, de Beethoven, deux pièces de styles différents.

Deux premiers prix ont été décernés à M. Lazare Lévy et à M. Ferté.

Le deuxième prix a été à M. Casella.

Premiers accessits : MM. Pintel, Roussel et de Lausnay.

Deuxièmes accessits : MM. Garès et Edger.

Au concours de piano (femmes), dix-sept récompenses ont été distribuées sur vingt-six élèves ! Le morceau de lecture écrit par M. Ch. Lefebvre, et

deux morceaux de concours : la fugue en *sol mineur*, de Bach, et la *Deuxième Ballade*, de Chopin, ont été vingt-six fois entendus !

Le jury se composait de MM. Th. Dubois, Widor, Ch. Lefèvre, Ravina, F. Planté, Colomer, Lack, Braud et Véronge de La Nux, qui ont observé une héroïque attitude !

Premiers prix : M^{lle} Rennesson, M^{lle} Epstein, M^{lle} Cahun et M^{lle} Richer, presque une enfant.

Deuxièmes prix : M^{lle} Léon, M^{lle} Demarne, M^{lle} Blanchard et M^{lle} Vergonnet.

Premiers accessits : M^{lles} Debrie, Boucherit, Forest et Herth.

Deuxièmes accessits : M^{lles} Loeb, Caron, Jaquet et Novello.

La distribution solennelle des prix a eu lieu quelques jours après la fin des concours, présidée par le ministre de l'Instruction publique, M. Bourgeois, accompagné de M. Roujon, directeur des Beaux-Arts. Après le discours d'usage, très applaudi, le ministre a attaché la croix de la Légion d'honneur à la boutonnière du sympathique professeur Bussine, en rappelant la nomination de M. Barthe, au 14 juillet, dans le même ordre. Il a cité ensuite les noms des artistes-professeurs qui viennent d'être promus officiers de l'Instruction publique et officiers d'Académie.

Après la lecture du palmarès, a commencé le défilé des lauréats, comprenant : 29 premiers prix, 41 seconds prix, 42 premiers accessits, 38 seconds accessits, 27 premières médailles, 25 secondes médailles et 29 troisièmes médailles. Au total : 231 récompenses.

On a ensuite distribué les donations spéciales, réparties entre les premiers et les seconds prix de la musique et de la comédie, puis la séance a pris fin, après la partie de concert où figurent toujours les principaux vainqueurs de ce tournoi artistique.

Pendant les vacances, on s'occupe à l'Opéra d'essayer les artistes, en vue des engagements nouveaux. Après M. Gibert, M^{lle} Flahaut et M. Hans, on a entendu M^{lle} de Nocé dans le rôle de la reine Marguerite, des *Huguenots*. De plus, l'engagement de M^{lle} Lafargue a été renouvelé par la Direction. M. Laffitte, second prix de chant, et M. Demauroy, second prix de l'année dernière, sont engagés comme ténors par M. Gailhard.

Il est absolument confirmé que c'est M^{me} Héglon qui prend le rôle abandonné par M^{lle} Delna, dans *Gautier d'Aquitaine*.

A l'Opéra-Comique, en attendant la réouverture, on s'occupe déjà des ouvrages nouveaux qui

doivent passer les premiers. M. Henri Carré, chef des chœurs, a déjà réuni ses choristes pour la mise en train des études de *Fidelio*, de Beethoven, de *Beaucoup de bruit pour rien*, de M. Paul Puget, et de *Cendrillon*, de M. Massenet.

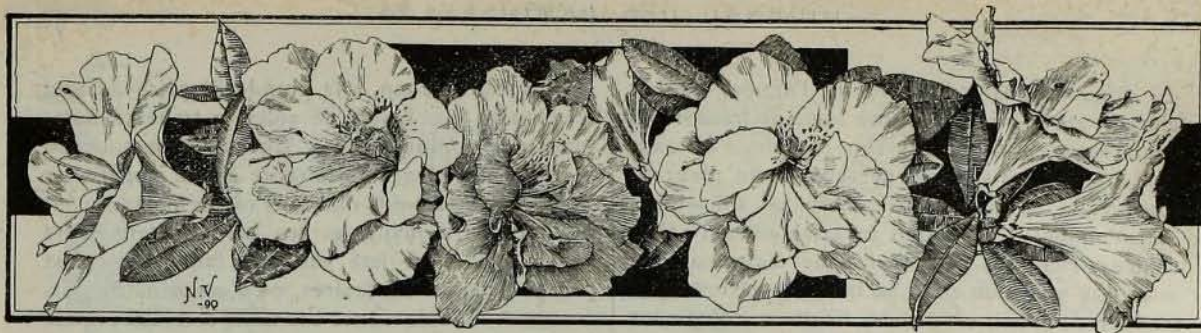
Aux Variétés (saison lyrique), la première du *Lovelace*, de MM. J. Barbier, P. de Chaudens et Hirschmann, est, dit-on, prête à passer. On a donné avec un réel succès, à ce théâtre, les *Mousquetaires de la Reine*, et le *Barbier de Séville*. Avec les ressources limitées de la Direction, on ne peut que la féliciter des résultats obtenus. Combien d'anciens habitués de Favart, que les procédés de la nouvelle école laissent indifférents, sont heureux de retrouver les anciennes impressions de leur jeunesse. Nous n'allons pas jusqu'à dire que le chef-d'œuvre de Rossini leur paraît aussi beau qu'autrefois ; interprétation à part, il y a tant de raisons pour qu'il en soit autrement !

La tentative de décentralisation de M. Narcisse Brumont, l'excellent chef d'orchestre des Festivals de l'Exposition de Rouen, mérite qu'on la signale. Le Conseil municipal de cette ville vient de le nommer directeur du Théâtre des Arts. On y donnera la première représentation de *Jaël*, que M. Coquart a écrit sur le drame en vers de M^{me} Simonne Arnaud.

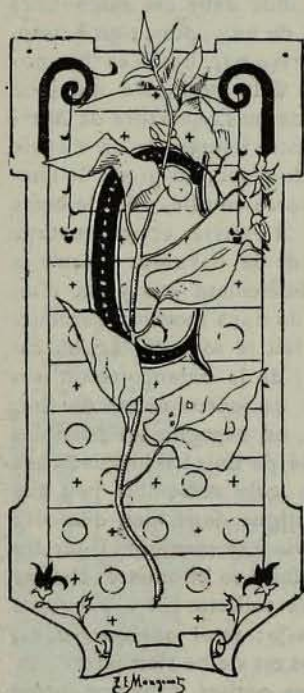
En terminant, signalons pour le chant le recueil de cinquante *Mélodies*, de Schumann, qui vient de paraître chez A. Durand et fils, traduction française de J. Barbier, nouvelle et belle édition, ornée d'un portrait de l'auteur. Éditeur : Durand, 4, place de la Madeleine. — La *Chanson groenlandaise*, poésie de J. Verne, mélodie de Chaminade, plaira par son parfum exotique et l'originalité de sa facture. — La mélodie de Paul Puget : *Image de la Vie*, page d'un sentiment poétique et élevé qui distingue toujours les inspirations de ce compositeur. — Pour le piano, rien de plus gracieux que le n° 8 des « *Études pittoresques* », de L. Delafosse : *Le Ruisseau troublé*, dont la mélodie se déroule sur les arabesques de l'accompagnement. — *Chanson tendre*, n° 10, du même auteur, est une page de sentiment, exquise. — *Pluie d'Été*, petit caprice, d'Ed. Missa, pièce de facture légère qui laisse à la main droite le soin de broder ses capricieux dessins sur les sonorités mélodiques de la basse, que la main gauche accentue largement. — Toutes, moyenne force. Éditeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.





Causerie de Quinzaine



EST encore la nécrologie qui, pour cette quinzaine, fournit aux frais de la chronique, de la gravure et de la conversation. Le grand mort, qui s'en est allé, cette semaine, rendre ses comptes à Dieu, n'était certes pas un homme banal, et la société lui devait bien cet hommage funèbre.

Bismarck, pour la jeune génération française, est un être quasi-légendaire, dont le nom fait frémir, mais sans soulever de passion; l'incendie qu'il avait

allumé s'était éteint depuis de longues années, et personne ne songeait à en remuer les cendres fumantes. Mais pour ceux qui ont vécu l'année terrible, le chancelier de fer est resté le mauvais génie de notre France aimée.

Personne, même nos lectrices allemandes, ne trouvera à blâmer cette épithète, car toutes vous avez une patrie et toutes vous maudissez celui qui la mutile après l'avoir humiliée à fond.

Elle a été affreuse, cette guerre de 1870 ! Non seulement nous avons perdu nos jeunes gens, notre fortune, deux de nos plus chères provinces, mais nous avons perdu la confiance, ce dernier bien des malheureux. Les souffrances, les angoisses, l'inutilité du sacrifice sanglant, les conséquences effroyables de la guerre civile ont altéré la vie physique comme la vie morale. Il y a de cela vingt-huit ans et c'est à peine si nous commençons à nous en relever.

Le prince de Bismarck a été un génie puissant et il a manié dans ses mains les peuples et les rois comme nous manions nos poupées quand nous sommes enfants. Il a broyé ces frères joujoux pour en faire de nouveaux avec les débris des anciens.

En présence de ce cercueil à peine fermé, on se demande, en pensant à tant de choses terribles qu'il a voulues et faites, quelles responsabilités seront les siennes aux yeux du Juge qu'on ne trompe pas, qui démêle dans nos actes, sans pouvoir se tromper, la part du devoir, celle de la fatalité providentielle et celle de la passion.

Mais cela nous entraînerait trop loin, d'ailleurs on a tout dit sur le grand homme depuis une semaine. On a même parlé de sa bonhomie de bouledogue, de son amour pour la vie contemplative des champs et des bois. On a cité ses bons mots qui sont plutôt méchants; on a détaillé son inflexible rigueur avec les vaincus, ses colères redoutables à l'heure de sa propre disgrâce. En vérité, c'était *quelqu'un*, comme on dit aujourd'hui, et sa disparition laisse un trou dans l'histoire moderne.

Mais tournons la page, n'assombrissons pas plus longtemps, avec de vieux et lugubres souvenirs, les jeunes cœurs de nos petites amies, et parlons un peu des cigarettes de nos alliées les Russes qui viennent de recevoir, comme on dit vulgairement, un fort atout.

Sa Majesté moscovite vient de faire dire à ses dames du Palais qu'elle désirait ne plus les voir fumer ! Or, les désirs d'une tsarine, c'est comme les invitations d'un tzar : « *D'ordre...* » Et les pauvres demoiselles d'honneur seront obligées, dorénavant, de se cacher dans les petits coins pour « en griller une », quand la tyrannie de leur passion leur rendra trop pénible l'obéissance.

Car c'est une terrible passion que cet amour de la fumerie contre lequel va entrer en lutte l'impératrice Alexandra Feodorowna. Elle a des exigences impérieuses sinon impériales, et me rappelle un jeune fiancé qui, tout en chuchotant

de doux propos à l'oreille de l'aimée, bâillait chaque après-midi avec une sorte de frénésie. Il avait beau étouffer dans son mouchoir ou dans son chapeau ces spasmes nerveux, il en pleurait. Et comme sa future belle-mère lui offrait ses consolations, il répondait invariablement : « Oh ! ce n'est rien, un peu de fatigue d'estomac, j'ai mangé ce matin du chou au lard ». — Nous n'en mangerons jamais *chez nous*, disait en rougissant la chère fiancée. Lui, répondait par un sourire attendri.

Au retour du voyage de noces, la vérité vraie, celle qu'on ne révèle qu'après, fut étalée au grand jour : Monsieur était un fumeur enragé, qui bâillait parce que ses cigarettes étaient incompatibles avec les exigences d'une cour assidue. Et j'ai mangé du chou au lard dans le jeune ménage où il est fort bon, ma foi !

Les déesses, les reines, les muses ont envahi cet été Paris et la Province ; on en a vu partout, et c'était joli à voir. Ces exhibitions populaires, comme bien on pense, sont prétexte à fêtes, cortèges, danses et photographies. Les instantanés sont à l'état épidémique et contagieux depuis quelques années, et les jeunes gens des deux sexes sont particulièrement atteints. C'est du reste amusant et point dangereux, excepté pour la blancheur des mains ; mais encore ! les plaques qu'on trouve toutes prêtes dans le commerce vous dispensent des manipulations colorantes. Qu'il y a loin de ce facile passe-temps, où les enfants même réussissent avec un peu d'apprentissage, aux débuts pénibles, hésitants, décourageants de la photographie. Quel courage ont eu nos pères et mères, pour supporter et conserver certaines épreuves qui font foi de la bonne volonté des artistes et de la mauvaise qualité de leurs instruments ou de leurs produits. Ici, des effets combinés de jour et de perspective donnent à une jeune blanche assise l'aspect d'une négresse montée sur des échasses, représentées par les raies du tapis. Là, un jeune officier marche avec une béquille ; c'est son glorieux sabre. Et les messieurs empalés, et les dames constellées de points blancs, et les paysages écla-boussés ; que sais-je ? tous les accidents étaient possibles.

En dehors, ou plutôt à côté de ces reconstitutions républicaines des fêtes de la Raison, il y a eu celles, plus antiques et plus littéraires, des *Jeux Floraux*, des *Cadets de Gascogne*, il y a eu la *Treille*, il y a eu la *Pomme* ; il y a eu surtout beaucoup de banquets, de discours. De la Normandie à la Provence, c'est toujours par là qu'on doit commencer et qu'il faut finir.

Puis, tout à coup, à la grande surprise de tout le monde, un rayon de soleil a traversé notre maussade et pluvieux été. Chacun s'est souvenu qu'il y a des plages où le sable chaud appelle les baigneurs, des coins ombrés où les malades vont oublier leurs maux et les bien portant leurs soucis. On s'est jeté sur une malle, on s'est plongé dans ses itinéraires, on a combiné de jolis costumes de bains, avec bas noirs et madras rouge ou un costume de bicyclette non moins pimpant, mais plus long, et on s'est envolé à tous les vents.

J'ai fait comme tout le monde, et me voici à Forges, un joli trou vert où, sous prétexte d'eaux ferrugineuses, on vit dans l'herbe aux côtés de grandes vaches rousses qui font *meuh* en recevant sur le museau les balles du tennis d'à côté. On se croirait au bout du monde dans ces mignonnes villas cachées au milieu du bois ; puis, tout à coup, la vie civilisée vous arrive par bouffées harmonieuses, avec les sons d'un orchestre qui joue quelque valse entraînante ou l'ouverture de *Marta*. Et comme il est quatre heures, qu'on a envie de changer de robe et de place, on prend le chemin du Parc avec son verre rouillé, afin de boire un peu d'eau parfumée à l'envie, et un ouvrage dit de dames, qui permet de bavarder jusqu'à la nuit. On y retrouve fidèlement ces amis d'un jour qui n'ont le temps de nous montrer que leurs qualités ; avec eux, on fait le tour du lac, où canotent les jeunes gens ; de la balançoire où nos fillettes s'envolent avec de joyeux éclats de rire, et, à la nuit seulement, on régagne les paisibles cottages où l'on a la joie de finir sa journée chez soi et en famille. Que cela ressemble peu aux *eaux* telles qu'on les pratique dans bien des cas ! Mais chacun entend la vie à sa manière. Pour les uns, le repos consiste à faire 20 kilomètres chaque jour ; pour les autres, six toilettes ; il y a encore la valse, le jeu, que sais-je ; pour quelques-unes, et j'en suis, le vrai repos est de ne rien faire.

Amusez-vous vite, mes petites, sous une forme ou sous une autre, car l'automne est bien près ; déjà les vignes vierges rougissent, et les feuilles jaunes tourbillonnent ; les jours diminuent et je n'entends plus les hirondelles sur mon toit. Amusez-vous, tandis que c'est encore amusant, et rap-portez des provisions de jeunesse, de santé et de souvenirs, au retour. Ce sont marchandises qui servent toujours.

C. DE LAMIRAUDIE.